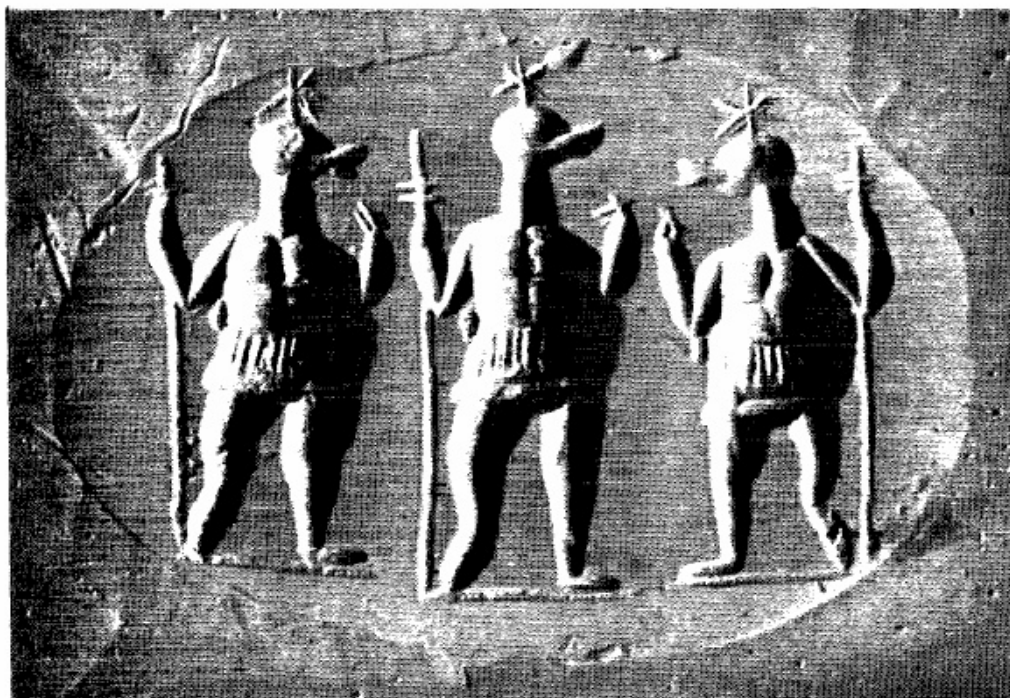




1. Archontes à tête de canard. — Empreinte d'intaille gnostique. Haut. réelle, 27 ^m/₁₀₀. — Cabinet des Médailles.

LE BAS MATÉRIALISME ET LA GNOSE

Si l'on envisage un objet particulier, il est facile de distinguer la matière de la forme et une distinction analogue peut être faite en ce qui concerne les êtres organiques, la forme prenant cette fois la valeur de l'unité de l'être et de son existence individuelle. Mais si l'on envisage l'ensemble des choses, les distinctions de cet ordre transposées deviennent arbitraires et même inintelligibles. Il se forme ainsi deux entités verbales, qui s'expliquent uniquement par leur valeur constructive dans l'ordre social, Dieu abstrait (ou simplement idée) et matière abstraite, le gardien-chef et les murs de la prison. Les variantes de cet échafaudage métaphysique n'ont pas plus d'intérêt que les différents styles d'architecture. On s'est agité pour savoir si la prison procédait du gardien ou le gardien de la prison : bien que cette agitation ait eu historiquement une importance primordiale, elle risque aujourd'hui de provoquer un étonnement tardif, ne serait-ce qu'en raison de la disproportion entre les conséquences du débat et son insignifiance radicale.

Il est toutefois très remarquable que la seule forme de matérialisme conséquent qui jusqu'ici ait échappé *dans son développement* à l'abstraction systématique, à savoir le matérialisme dialectique, ait eu pour point de départ, autant au moins que le matérialisme ontologique, l'idéalisme absolu sous sa forme hégélienne. (Il n'y aura probablement pas à revenir sur ce procédé : nécessairement le matérialisme, quelle que soit sa portée dans l'ordre positif, est avant tout la négation obstinée de l'idéalisme, ce qui revient à dire en dernier lieu de la base même de toute philosophie). Or l'hégélianisme non moins que de la philosophie classique à l'époque d'Hegel, procède, semble-t-il, de conceptions métaphysiques très anciennes, de conceptions développées entre autres par les gnostiques, à une époque où la métaphysique put être associée aux plus monstrueuses cosmogonies *dualistes*, et par là même étrangement abaissées (1).

J'avoue n'avoir à l'égard des philosophies mystiques qu'un intérêt sans équivoque, analogue, pratiquement, à celui qu'un psychiatre, nullement infatué, porterait à ses malades : il me paraît sans portée de se confier à des instincts qui, sans coup férir, ont pour but les détournements et les carences les plus pitoyables. Mais il est difficile de rester aujourd'hui indifférent aux solutions même en partie faussées apportées au début de l'ère chrétienne à des problèmes qui ne paraissent pas sensiblement différents des nôtres (qui sont ceux d'une société dont les principes originels sont devenus, dans un sens très précis, *lettre morte*, d'une société qui doit se mettre en cause et se renverser elle-même pour retrouver des motifs de force et d'agitation). C'est ainsi que l'adoration d'un dieu à tête d'âne (l'âne étant l'animal le plus hideusement comique mais du même coup le plus humainement viril) me paraît susceptible encore aujourd'hui de prendre une valeur très capitale et que la tête d'âne tranchée de la personnification acéphale du soleil représente sans doute, pour imparfaite qu'elle soit, l'une des plus virulentes manifestations du matérialisme.

Je laisserai ici à Henry-Charles Puech le soin d'exposer, dans de prochains articles, le développement de tels mythes, si suspects à cette époque, hideux comme des chancres et portant les germes d'une subversion bizarre, mais mortelle, de l'ordre et de l'idéal exprimés aujourd'hui par les mots d'antiquité classique. Toutefois je ne crois pas qu'il soit vain ni impossible de simplifier les choses à l'excès, tout d'abord, et d'indiquer le sens qu'il faut bien donner aux désordres philosophiques et mythologiques qui touchaient alors la figuration du monde. La gnose, en effet, avant comme après la prédication chrétienne, et d'une façon presque bestiale, quels qu'aient été ses développements métaphysiques, introduisait dans l'idéologie gréco-romaine les ferments les plus impurs, empruntait de toute part à la tradition égyptienne, au dualisme perse, à l'hétérodoxie judéo-orientale, les éléments les moins conformes à l'ordre intellectuel établi ; elle y ajoutait ses rêves propres, exprimant sans égard quelques obsessions monstrueuses ; elle ne répugnait pas dans la pratique religieuse, aux formes les plus basses (dès lors inquiétantes) de la magie et de l'astrologie grecques ou chaldéo-assyriennes ; et en même temps elle utilisait, mais plus exactement peut-être compromettait, la théologie chrétienne naissante et la métaphysique hellénistique.



2. Iao panmorphe. (?). — Empreinte d'intaille gnostique. Hauteur réelle, 20 $\frac{m}{m}$. — Cabinet des Médailles.

Il n'est pas surprenant que le caractère protéique de cette agitation ait donné lieu à des interprétations contradictoires. Il a même été possible de représenter la gnose comme une forme intellectuelle, fortement hellénisée, du christianisme primitif, trop populaire et peu porté aux développements métaphysiques : une sorte de christianisme supérieur élaboré par des philosophes rompus aux spéculations hellénistiques et rejeté par les masses chrétiennes incultes (2). Ainsi les principaux protagonistes de la gnose : Basilide, Valentin, Bardesane, Marcion, feraient figure de grands humanistes religieux et, du point de vue protestant traditionnel, de grands chrétiens. Le mauvais renom, le caractère plus ou moins suspect de leurs théories s'expliqueraient du fait qu'elles ne sont connues que par la polémique des Pères de l'Eglise, leurs ennemis violents et leurs calomniateurs obligatoires.

Les écrits des théologiens gnostiques ont été systématiquement détruits par les chrétiens orthodoxes (à peu de choses près, il ne reste rien aujourd'hui d'une littérature considérable). Seules les pierres sur lesquelles, ils ont gravé en creux les figures d'un Panthéon provocant et particulièrement immonde permettent d'épiloguer sur autre chose que des diatribes : mais elles confirment précisément la mauvaise opinion des héréséologues. L'exégèse moderne la plus consistante admet d'ailleurs que les formes abstraites des entités gnostiques ont évolué à partir de mythes grossiers, correspondant à la grossièreté des images figurées sur les pierres (3). Elle établit surtout, que le néo-platonisme ou le christianisme ne doivent pas être cherchés à l'origine de la gnose dont le fondement même est le dualisme zoroastrien (4). Dualisme parfois défiguré sans doute à la suite des influences chrétienne ou philosophique, mais dualisme profond et, tout au moins dans son développement spécifique, non émasculé par une adaptation aux nécessités sociales, comme dans le cas de la religion iranienne (à ce sujet, il est essentiel de faire observer que la gnose, et au même degré le manichéisme qui, en quelque sorte, en dérive, n'ont jamais servi aux combinaisons sociales, n'ont jamais assumé le rôle de religion d'état).

Pratiquement, il est possible de donner comme un *leitmotiv* de la gnose la conception de la matière comme un principe *actif* ayant son existence éternelle autonome, qui est celle des ténèbres (qui ne seraient pas l'absence de lumière mais les archontes monstrueux révélés par cette absence), celle du mal (qui ne serait pas l'absence du bien, mais une action créatrice). Cette conception était parfaitement incompatible avec le principe même de l'esprit hellénique, profondément moniste et dont la tendance dominante donnait la matière et le mal comme des dégradations de principes supérieurs. Attribuer la création de la terre où a lieu notre agitation répugnante et dérisoire à un principe horrible et *parfaitement illégitime* impliquait évidemment, du point de vue de la construction intellectuelle grecque, un pessimisme écœurant, inadmissible, le contraire exactement de ce qu'il était nécessaire, à tous prix, d'établir et de rendre universellement manifeste. Peu importe en effet l'existence opposée d'une divinité excellente et digne de la confiance absolue de l'esprit humain si la divinité néfaste et odieuse de ce dualisme ne lui est réductible en aucun cas, sans aucune possibilité d'espoir.



3. Dieu acéphale sur-
monté de deux têtes d'ani-
maux. — Empreinte d'in-
taille gnostique. Hauteur
réelle, 25 ^{mm}. — Cabinet
des Médailles.

Il est vrai qu'à l'intérieur même de la gnose, les choses n'étaient pas toujours aussi tranchées. La doctrine assez répandue de l'*émanation*, d'après laquelle l'ignoble dieu créateur, le *dieu maudit* (parfois identifié avec le Jéovah biblique) émanerait du dieu suprême, répondait au besoin d'un palliatif. Mais à s'en tenir à la signification spécifique de la gnose, donnée à la fois par les controverses des héréséologues et par les figurations des pierres, l'obsession despotique et bestiale des forces mauvaises et hors la loi apparaît irrécusable, aussi bien dans la spéculation métaphysique que dans le cauchemar mythologique.

Il est difficile de croire qu'à tout prendre la gnose ne témoigne pas avant tout d'un sinistre amour des ténèbres, d'un goût monstrueux pour les archontes obscènes et hors la loi, pour la tête d'âne solaire (dont le braiement comique et désespéré serait le signal d'une révolte éhontée contre l'idéalisme au pouvoir). L'existence d'une secte de *gnostiques licencieux* et de certains rites sexuels répond de cet obscur parti pris pour une bassesse qui ne serait pas réductible, à laquelle seraient dus les égards les plus impudiques : la magie noire a continué cette tradition jusqu'à nos jours.

Il est vrai que l'objet suprême de l'activité spirituelle des manichéens comme des gnostiques était constamment le bien et la perfection : c'est par là que leurs conceptions ont en soi leur signification pessimiste. Mais il est à peu près inutile de tenir compte de ces apparences et seule la concession trouble au mal peut en fin de compte déterminer le sens de ces aspirations. Si nous abandonnons aujourd'hui ouvertement le point de vue idéaliste, comme les gnostiques et les manichéens l'avaient abandonné implicitement, l'attitude de ceux qui voyaient dans leur propre vie un effet de l'action créatrice du mal, apparaît même radicalement optimiste. Il est possible d'être en toute liberté un jouet du mal si le mal lui-même n'a pas à répondre devant Dieu. Pour avoir eu recours à des *archontes*, il n'apparaît pas qu'on ait profondément voulu la soumission des choses qui sont à une autorité supérieure, à une autorité que les *archontes* confondent par une éternelle bestialité.

C'est ainsi qu'il apparaît — à la fin du compte — que la gnose, dans son processus psychologique, n'est pas si différente du matérialisme actuel, j'entends d'un matérialisme n'impliquant pas d'ontologie, n'impliquant pas que la matière est la chose en soi. Car il s'agit avant tout de ne pas se soumettre, et avec soi sa raison, à quoi que ce soit de plus élevé, à quoi que ce soit qui puisse donner à l'être que je suis, à la raison qui arme cet être, une autorité d'emprunt. Cet être et sa raison ne peuvent se soumettre en effet qu'à ce qui est plus *bas*, à ce qui ne peut servir en aucun cas à singer une autorité quelconque. Aussi, à ce qu'il faut bien appeler la matière, puisque *cela* existe en dehors de moi et de l'idée, je me sou mets entièrement et, dans ce sens, je n'admets pas que ma raison devienne la limite de ce que j'ai dit, car si je procédais ainsi, la matière limitée par ma raison prendrait aussitôt la valeur d'un principe supérieur (que cette raison *servile* serait charmée d'établir au-dessus d'elle, afin de parler en fonctionnaire autorisé). La matière basse est extérieure et étrangère aux aspirations idéales humaines et refuse de se laisser réduire aux grandes machines ontologiques résultant de ces aspirations.



4. Dieu à jambes d'homme, à corps de serpent et à tête de coq. — Empreinte d'intaille gnostique. Hauteur réelle, 14 ^{mm} 5. — Cabinet des Médailles.

Or, le processus psychologique dont relève la gnose avait la même portée : il s'agissait déjà de confondre l'esprit humain et l'idéalisme devant quelque chose de bas, dans la mesure où l'on reconnaissait que les principes supérieurs n'y pouvaient rien.

L'intérêt de ce rapprochement est augmenté du fait, que les réactions spécifiques de la gnose aboutissaient à la figuration de formes en contradiction radicale avec l'académisme antique : à la figuration de formes dans lesquelles il est possible de voir l'image de cette matière basse, qui seule, par son incongruité et par un manque d'égard bouleversant, permet à l'intelligence d'échapper à la contrainte de l'idéalisme. Or, aujourd'hui, dans le même sens, les figurations plastiques sont l'expression d'un matérialisme intransigeant, d'un recours à tout ce qui compromet les pouvoirs établis en matière de forme, ridiculisant les entités traditionnelles, rivalisant naïvement avec des épouvantails frappant de stupeur. Ce qui n'est pas moins important que l'interprétation analytique générale, en ce sens que seules les formes spécifiques et significatives au même degré que le langage, peuvent donner une expression concrète, immédiatement sensible, des développements psychologiques déterminés par l'analyse.

Georges BATAILLE.

NOTES. — (1) Comme la doctrine hégélienne est avant tout un extraordinaire et très parfait système de réduction, il est évident que c'est seulement à l'état réduit et émasculé qu'on retrouve les *éléments bas* qui sont essentiels dans la gnose.

Toutefois, chez Hegel, le rôle de ces éléments dans la pensée reste un rôle de destruction, alors même que la destruction est donnée comme nécessaire à la constitution de la pensée. C'est pourquoi lorsqu'on substitua à l'idéalisme hégélien le matérialisme dialectique (par un renversement complet des valeurs, en donnant à la matière le rôle qu'avait la pensée) la matière n'était pas une abstraction mais une source de contradiction ; d'autre part, il n'était plus question du caractère providentiel de la contradiction, qui devenait simplement une des propriétés du développement des faits matériels.

(2) Cette interprétation a été développée en France par Eugène de Faye (cf. *Introduction à l'étude du gnosticisme*, Paris 1903, in-8°, extrait de *Revue de l'histoire des religions*, T. XLV et XLVI et *Gnostiques et gnosticisme. Etude critique des documents du gnosticisme chrétien au II^e et III^e siècle*, Paris 1913, in-8° dans *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes études, Sciences religieuses*, 27^e vol.).

(3) Wilhelm Bousset, *Hauptynobele der Gnosis*, Göttingen, 1907, in-8°.

(4) *Id.*, chapitre III, *Der Dualismus der Gnosis*.

EXPLICATION DES FIGURES. — Les pierres publiées dans cet article sont connues sous le nom traditionnel de pierres gnostiques, ou pierres basilidiennes ou *Abraxas* : leur identification et leur nomenclature ont pour origine ce nom d'Abraxas qui se retrouve dans les légendes et dans la mythologie du philosophe gnostique Basilide. Il est nécessaire cependant d'indiquer que l'ensemble des pierres que des caractères communs permet de grouper sous le nom de gnostiques ne procède pas forcément de sectes gnostiques. Leur origine pourrait être également trouvée dans les pratiques de la magie grecque ou égyptienne. La plupart d'entre elles sont gnostiques sans qu'on puisse toujours préciser pour chacune d'elles. Elles présentent en tous ces cas les pires difficultés d'interprétation en raison du syncrétisme des figurations divines, d'une part, de l'insupportabilité fréquente des légendes, d'autre part.

La date est impossible à préciser, mais la plupart d'entre elles appartiennent au III^e et au IV^e siècles. L'origine est généralement orientale. L'Égypte en particulier semble avoir été un centre de fabrication important. Des divinités égyptiennes ou des figures de style égyptisant se trouvent fréquemment sur ces pierres. Ainsi le dieu acéphale et Anubis représentés dans la figure 3.

(1) Archontes à tête de canard. Cabinet des médailles, 2180 B. Calcedoine. — Cette pierre porte au revers l'inscription ABAATANAABA (variante de l'expression connue *abracadabra*).

(2) Iao panmorphe (?). Cabinet des médailles, Agathe. Cette figuration composée d'un groupe fantastique d'animaux entouré des sept planètes représente vraisemblablement le premier des sept archontes planétaires Iao, le *dieu maudit*, identifié généralement avec le dieu de la Genèse.

(3) Dieu acéphale surmonté de deux têtes d'animaux. Cabinet des médailles, 2170. Lapis-lazuli. — Au pied du dieu, dans un cercle formé par un serpent se mordant la queue, Anubis, une femme et un chien ; au-dessous, une momie. Le dieu acéphale peut être identifié avec le dieu égyptien Bes.

(4) Dieu à jambes d'hommes, à corps de serpent et à tête de coq. Cabinet des médailles, M. 8003. Jaspe rouge.